

Catherine Mehu

# Le polygone ne sera jamais le cercle

Nicolas de Cues opère un bouleversement radical à son époque et dans sa culture. Premier moderne, il récapitule le savoir passé pour lui donner une inflexion nouvelle. Sa docte ignorance, en 1440, constitue un carrefour entre la pensée médiévale et la Renaissance. La Renaissance étant un mouvement modifie le rapport à la pensée de la tradition Antique, le savoir, contenu dans les textes anciens, n'est pas remis en cause, ce qui est refusé, c'est la forme scolastique, dogmatique et figée du savoir.

Le maximum se situe dans une coupure « Puisqu'il est de soi évident que, de l'infini au fini, il n'y a pas de rapport. » Il introduit dans le savoir une césure, une limite entre l'indéterminé, l'indéfini, l'inconditionné, le non su et puis, de l'autre côté, l'infini. Le statut de l'infini nous étant totalement étranger, il tranche dans l'indécis, dans le sensible, dans l'intelligible pour donner un statut à l'altérité. « L'unité de la vérité insaisissable se connaît dans l'altérité conjecturale. » C'est le discours du sujet moderne qui est dans cette formule. Il nous montre l'émergence de l'individu dans son cadre premier qui est religieux. En effet, c'est la naissance de l'individu moderne et ce qu'il démontre, c'est que l'individu émergent dans le religieux n'est pas un contraire de l'universel, mais le véritable accomplissement du savoir théologique. C'est une nouvelle altérité qui apparaît dans un monde encore superstitieux et opaque à une époque troublée sur le plan civil et sur le plan intellectuel.

<sup>1</sup> Lecture accompagnée à la guitare de la musique originale de Michèle Zuntini : MODALA. Voir pages 173 et 174.

## « §3. — LA VÉRITÉ PRÉCISE EST INSAISSISSABLE<sup>1</sup> »

« Parce qu'il va de soi qu'il n'y a pas de proportion de l'infini au fini, il est aussi très clair de ce chef, que là où l'on peut trouver quelque chose qui dépasse et quelque chose qui est dépassé, on ne parvient pas au maximum simple ; en effet ce qui dépasse et ce qui est dépassé sont des objets finis ; au contraire le maximum simple est nécessairement infini. [...] Donc, notre intelligence finie ne peut pas au moyen de la similitude comprendre avec précision la vérité des choses. En effet la vérité n'est pas susceptible de plus ou de moins, mais elle est d'une nature indivisible, et tout ce qui n'est pas le vrai lui-même/incapable de la mesurer avec précision ; ainsi ce qui n'est pas cercle ne peut pas mesurer le cercle, car son être consiste en quelque chose d'indivisible. Donc l'intelligence, qui n'est pas la vérité, ne saisit jamais la vérité avec une telle précision qu'elle ne puisse pas être saisie d'une façon plus précise par l'infini ; c'est que l'intelligence est à la vérité ce que le polygone est au cercle : plus grand sera le nombre des angles du polygone inscrit, plus il sera semblable au cercle, mais jamais on ne le fait égal au cercle, [...] Donc, il est clair que tout ce que nous savons du vrai, c'est que nous savons qu'il est impossible à saisir tel qu'il est exactement ; car la vérité qui est une nécessité absolue ; qui ne peut pas être plus ou moins qu'elle est, se présente à notre intelligence comme une possibilité. Donc, la quiddité des choses, qui est la vérité des êtres, est impossible à atteindre dans sa pureté ; tous les philosophes l'ont cherchée, aucun ne l'a trouvée telle qu'elle est ; et plus nous serons profondément doctes dans cette ignorance, plus nous approcherons de la vérité elle-même. »

## INTRODUCTION

Ce paragraphe est tiré d'un écrit du XV<sup>e</sup> siècle intitulé « *De la docte ignorance* ». Son auteur Nicolas de Cues (1401-1464), ecclésiastique, théologien et mathématicien est philosophe de son époque. Il est en effet étroitement mêlé à la politique papale troublée du siècle, c'est la crise de la papauté, les papes sont en Avignon ils ont perdu de leur crédibilité, c'est le temps des conciles pour éviter le grand schisme et pour réduire les pouvoirs du pape et Nicolas de Cues participe à la vie conciliaire. Partisan de l'unité de la foi et de la pacification de l'église il est pour « un irénisme qui ne serait pas lisse », toute sa réflexion est animée d'une volonté d'universalisme religieux qui ne serait pas une simple abolition des diversités.

Il a un agenda et un programme, son agenda est d'empêcher l'éclatement de l'Église, car à cette époque troublée la menace est bien réelle et son programme de prouver à cet effet l'universalité de Dieu. Cela lui apparaît comme une nécessité absolue, comme une forme de révélation qu'il a eue au cours d'un voyage en bateau qui le ramenait de Grèce.

Nous considérons que deux ouvrages rendent compte du programme de Nicolas de Cues, le premier théorique, *La docte ignorance*, le second pratique, *Le tableau ou la vision de Dieu*. De manière très distinctes, ces deux ouvrages proposent une lecture de l'universalisme que l'auteur cherche à démontrer, le premier en présentant une philosophie de la théologie mystique, le deuxième une méthode pour l'appliquer. Nicolas de Cues est un homme d'action qui ne se satisfait pas des concepts et qui ne se contente pas d'écrire, il veut mettre en pratique ce qu'il conçoit.

Convaincu qu'il n'y a pas de lieu unique et privilégié réservé à l'exercice de la pensée, il incarne la complémentarité de la spéculation et de l'action ; du penseur et du formateur. « *S'instruire et instruire, s'étonner et étonner, s'éveiller et éveiller, s'épanouir et épanouir* » (Agnès Minazzoli, p. XIII), du concept à la pratique, il propose une démarche et un programme qui s'adosent à sa philosophie et à laquelle ils s'articulent étroitement.

Nous verrons que ces deux ouvrages utilisent un style tout à fait différent. Le premier est un discours docte, le deuxième un poème d'amour et de ferveur. Le deuxième entend convaincre là où le premier cherche à démontrer.

## LA DOCTE IGNORANCE

Dans sa philosophie de la docte ignorance Nicolas de Cues invite par une démonstration mathématique à penser une articulation entre le monde sensible et le monde de l'infini. Nous sommes à la fin du Moyen âge et pourtant, il manie sans les nommer des concepts modernes de sujet, d'objet et de vérité. Théologien philosophe et ecclésiastique, mais aussi juriste et mathématicien, il élabore sa philosophie de la connaissance en introduisant une réflexion sur l'univers infini et une interrogation sur le mouvement de la conscience réflexive.

S'inscrivant dans une tradition pythagoricienne Nicolas de Cues justifie le recours à la science du nombre par la clarté et la solidité d'un langage symbolique mais non arbitraire dont les éléments sont extraits de la nature qui recèle, fût-ce « dans un minuscule morceau de bois, dans un grain de sénévé ou de mil, les figures du cercle ou du triangle » « *les figures de tout ce qui a figure*<sup>2</sup> » (Agnès Minazzoli p. XX).

<sup>2</sup> *Le tableau ou la vision de Dieu* ; préface d'Agnès Minazzoli

p. XV

*La docte ignorance* conceptualise donc la relation entre le fini et l'infini à partir des mathématiques « dont les figures qui fournissent ici l'image de l'esprit de l'homme, offrent, plus encore qu'une méthode, un modèle de construction et d'intelligibilité du monde et des relations que les individus y établissent. Elles possèdent en effet cette faculté, qui fait défaut au langage ordinaire de pouvoir rendre compte du développement de l'unité dans la multiplicité. [...] d'éclairer l'unicité du rapport absolu de chaque individu à la vérité. [...] De tous les arts humains, la géométrie demeure l'acheminement le plus sur vers la compréhension de l'infini cosmologique et divin » (idem p. XIX). La pratique de la géométrie ici naît d'une méfiance à l'égard de l'ambiguïté de la langue dans son usage courant.

Le polygone ne sera (saura) jamais le cercle

Pour démontrer la relation entre le fini et l'infini Nicolas de Cues utilise une métaphore géométrique, la relation entre le polygone et le cercle qu'il pose comme un postulat. Si l'on considère le cercle comme la forme parfaite, c'est-à-dire symbole de l'infini — dieu — et le polygone comme symbole du monde fini des connaissances de l'homme, l'homme quel que soit le nombre de côté qu'il pourra ajouter au polygone ne pourra jamais en faire un cercle. Le polygone est métaphore des connaissances que l'on acquiert, le cercle celle de LA Connaissance, la connaissance vers laquelle on tend mais qui reste à jamais derrière l'horizon, une utopie au sens de Thomas More, c'est-à-dire la représentation d'une réalité idéale et sans défaut (du grec *utopos en aucun lieu* ou *lieu du bonheur*.)

Le monde est nombre

Le monde sensible est nombre, il compte toujours un avant et un après, un plus grand un plus petit, un en plus un en moins, tout est nombre. Nicolas de Cues élabore une théorie rationnelle de la connaissance fondée sur le nombre avant de définir la part inconnaissable de la nature divine. Il se fait philosophe, logicien et scientifique pour mieux asseoir son argument théologique. C'est ainsi qu'il définit le maximum absolu, c'est-à-dire Dieu comme étant ce qui échappe à la sphère du pensable, mais surtout à la dimension du nombrable.

La seule appartenance commune dans l'ordre du fini, c'est le nombre. « *Sans lui, le monde et le cosmos ne seraient que chaos à notre compréhension.* » La logique du nombre est la logique du monde. Tout ce que nous connaissons, percevons, pensons, est de l'ordre du nombre. La prégnance du nombre va se traduire par le fait que tout objet de l'esprit est marqué par l'excès ou le défaut, tout contenu de connaissance se trouve impliqué dans une relation d'antériorité ou de postériorité, comme dans une suite de nombres. L'objet, en général est tout de suite pris dans des relations d'ordre et, par conséquent, de nombre, c'est son essence.

La dimension du nombre caractérise les connaissances ou la connaissance du fini mais cette référence tombe dès qu'on bascule dans l'infini. Dans le registre de l'infini, il peut y avoir coïncidence des contraires, ce qui n'est pas le cas dans le champ du fini. De même, le maximum absolu est au-dessus de toute affirmation ou négation. « *Que l'on purifie par la quantité le maximum et le minimum en enlevant par l'intelligence le plus grand et le plus petit et l'on voit clairement que le maximum et le minimum coïncident.* »

En posant la dimension de la connaissance dans l'ordre du nombrable, du mesurable Nicolas de Cues cadre le champ de la connaissance de façon rigoureuse et parvient à introduire la distinction fondamentale entre l'être et l'existence, en particulier au niveau de Dieu en tant que forme universelle d'être ou forme universelle d'existence.

Ce qui est infini n'a pas de mesure : la « maximité » contient le plus et le moins, le tout et la parcelle donc la coïncidence des contraires.

L'infini est indénombrable

Ainsi entre le polygone et le cercle il y a un saut dans le vide qui n'est pas représentable, n'ayant pas d'image, il n'est pas appréhendable par l'intelligence, « *l'intelligence n'est pas la vérité* » mais ce vide de l'ignorance est un vide nommé, qui permet de l'envisager en toute sérénité. Ceci revient à dire que mettre des mots sur la chose tue cette chose innommable et apaise l'angoisse. L'homme peut ainsi appréhender calmement par son intelligence l'idée qu'il ne peut appréhender l'infini.

Du dénombrable qui appartient au monde sensible à la coïncidence des contraires qui appartient à la maximité c'est-à-dire du fini à l'infini un mur nous sépare : « *le mur du paradis* » selon Nicolas de Cues.

Le mur du paradis

La démonstration mathématique de l'existence de dieu signifie que dieu n'est pas présent puisqu'il doit être démontré, mais il n'est pas absent non plus, ce qui dans l'optique de la coïncidence des contraires contient sa propre logique, il est présent dans son absence.

- « *J'appelle maximum une chose telle qu'il ne puisse pas y en avoir de plus grande. Or, la plénitude convient à un seul être ; c'est pourquoi l'unité coïncide avec la maximité et elle est aussi entité. Or, si une telle unité est absolue d'une façon universelle, hors de tout rapport et de toute restriction, il est manifeste, puisqu'elle est la maximité absolue, que rien ne lui est opposé. C'est pourquoi le maximum absolu est une chose unique qui est tout, en qui tout est, parce qu'il est le maximum. Comme rien ne lui est opposé, avec lui, en même temps, coïncide le minimum ; c'est pourquoi il est ainsi dans tout. Et parce qu'il est absolu il est en acte tout l'être possible, ne subit des choses aucune restriction et en impose à toutes.* » p. 3

- « *En second lieu comme la maximité absolue est l'entité absolue, par laquelle toutes les choses sont ce qu'elles sont, ainsi est-ce d'elle, que l'on nomme maximum absolu, que vient l'unité universelle d'essence, et, par suite, elle existe à l'état restreint comme univers, parce que son unité s'est restreinte en une pluralité, sans laquelle elle ne peut pas être. [...], ce maximum embrasse toute chose, de sorte que tout ce qui provient de l'absolu est en lui et que lui est en tout, il ne saurait cependant pas subsister en dehors de la pluralité, dans laquelle il est, parce qu'il n'existe pas sans la restriction et qu'il ne peut pas en être affranchi.*

- *En troisième lieu le maximum montrera la nécessité d'un troisième ordre de considérations. En effet, comme l'univers ne subsiste que d'une façon restreinte dans la pluralité, nous rechercherons, dans les choses multiples elles-mêmes, le maximum un, dans lequel l'univers subsiste au degré maximum et le plus parfait, dans sa réalisation et dans sa fin. [...] Mais si l'on veut atteindre le sens de ce que je vais dire il faut élever son intelligence plus haut que la force des mots eux-mêmes, et non pas insister sur les propriétés de vocable, car les mots ne peuvent pas être adaptés avec propriété à de si grands mystères intellectuels. Il est nécessaire de se servir d'une façon transcendante des exemples que tracera ma main ; que le lecteur, laissant là les choses sensibles, s'élève aisément à l'intellectualité simple ; j'ai travaillé à chercher cette voie, avec un talent médiocre, mais aussi clairement que j'ai pu, pour ouvrir, en évitant toute rudesse de plume, et mettre au jour aussitôt la racine même de la docte ignorance, quelque impossible qu'il soit d'en saisir la vérité précise.* »

« *Le maximum est un, le maximum absolu est intelligible sans qu'on puisse le saisir, et nommable sans qu'on puisse le nommer, [...] Il n'y a pas d'objet que l'on puisse nommer et qui soit tel qu'il n'y en ait pas un plus grand ou un plus petit, parce que les noms sont attribués par un mouvement de la raison aux choses qui admettent un excédent ou un excès. Et puisque toutes les choses sont de la façon la meilleure qu'elles peuvent, du même coup sans le nombre il ne peut pas y avoir de pluralité des êtres. En effet enlevez le nombre et il n'y aura plus de distinction des choses, d'ordre, de proportion, d'harmonie et même de pluralité des êtres.* »

Pour que sa démonstration soit la plus élaborée et la plus précise possible, il s'appuie sur la « théologie de la négation » (Hiltenbrand, 2006)

« *Parce que le culte de Dieu, qui doit être adoré en esprit et en vérité, se fonde nécessairement sur des affirmations positives au sujet de Dieu, toute religion s'élève nécessairement dans son culte au moyen de la théologie affirmative adorant Dieu comme un et trine, comme infiniment sage, bon, lumière inaccessible, vie, vérité et ainsi de suite, dirigeant toujours son culte par une foi qu'elle atteint plus véritablement par la docte ignorance, croyant que celui qu'elle adore étant un et uniment toute chose et que celui à qui elle rend son culte comme étant la lumière inaccessible n'est pas comme la lumière matérielle à laquelle s'oppose les ténèbres, mais la plus simple est l'infini dans laquelle les ténèbres sont la lumière infinie. Elle croit que la lumière infinie luira toujours dans les ténèbres de notre ignorance. Ainsi, la théologie de la négation est si nécessaire pour parvenir à celle de l'affirmation que, sans elle, Dieu n'est pas adoré comme Dieu infini, mais plutôt comme créature. Or, ce culte est une idolâtrie attribuant à l'image ce qui ne convient qu'à la vérité. Il sera sans doute utile d'ajouter, à ce qui précède, quelques mots sur la théologie négative. L'ignorance sacrée nous a enseigné un Dieu ineffable et cela parce qu'il est infiniment plus grand que tout ce qui peut se compter et cela parce qu'il est au plus haut degré vérité.* »

C'est par la négation qu'il démontre l'affirmation de Dieu, il va à la rencontre de la vérité par la négation, «... *il est manifeste, dès lors, comment les négations sont vraies et les affirmations insuffisantes en théologie* », ce qui l'amène aux mathématiques. Le principe d'ignorance qui n'appartient pas au registre sensible mais indispensable avant toute affirmation de quelque chose va devoir être démontré.

« *La précision de la vérité luit d'une façon incompréhensible dans les ténèbres de notre ignorance et voilà donc la docte ignorance que nous avons cherchée.* »

Ce qui caractérise l'infini est manque dans le savoir, d'où recours à ce qui est dans son temps la science. Il organise son propos en d'étudiant ce que c'est que d'être le plus grand : (Hiltenbrand, 2006)

« *J'appelle maximum une chose telle qu'il ne puisse pas y en avoir de plus grande. Il est absolu, il est en acte, tout l'être possible, ne subit des choses aucune restriction et en impose à toutes. Ce maximum, que la foi indubitable de toutes les Nations révère comme Dieu sera, dans mon livre, premier sur la raison humaine l'objet que, sans jamais pouvoir le comprendre, je m'efforcerai de rechercher sous la conduite de Celui qui seul habite dans une lumière inaccessible. En second lieu, comme la maximité absolue est l'entité absolue par laquelle toutes choses sont ce qu'elles sont ainsi est-ce d'elle, de cette maximité, que l'on nomme maximum absolu que vient l'unité universelle des sens. Parce que son unité s'est restreinte en une pluralité sans laquelle elle ne peut pas être.* »

Il montre comment par sa conceptualisation du maximum, comment Dieu est universel.

*« Il s'agit donc d'un maximum tel qu'il ne puisse y en avoir de plus grand, il est absolu et il est impossible à comprendre et donc : docte ignorance. Maximum et minimum, je le dis tout de suite, coïncident dans leur valeur et est au-dessus de toute opposition pensable et possible. Le maximum est un et il représente la nécessité absolue. »*

#### La coïncidence des contraires.

Ce concept au cœur de la dialectique de Nicolas de Cues éclaire l'usage qu'il fait des mathématiques pour montrer cette coïncidence et l'usage qu'il fait du nombre.

Ce concept permet d'identifier à quel endroit Nicolas de Cues porte la césure entre savoir et non savoir, c'est-à-dire entre science et ignorance.

*« Ignorance de l'infini parce que nous sommes dans l'incapacité de le connaître, cet infini, en tant qu'infini puisqu'il y a absence de proportion entre lui et n'importe quelle réalité plus ou moins accessible. Or, notre pensée est mesure capable de comparaison et si elle ne peut opérer de la sorte, elle n'a aucune chance que nous ayons prise sur cette réalité. Raison pour laquelle la voie pour une compréhension de l'infini nous est strictement fermée : c'est l'ignorance. »*

Sa théorie de la connaissance nous fait comprendre pourquoi on tombe sur une omniprésence du nombre. La proportion indispensable à la connaissance de l'inconnu trouve son fondement : « Comment savoir est ignorer » : *« Donc, toute recherche consiste en un rapport comparatif facile ou difficile et c'est pourquoi l'infini qui échappe comme infini à tout rapport est inconnu. Or, le rapport qui exprime accord à une chose, d'une part, et l'altérité, d'autre part, ne peut se comprendre sans le nombre. C'est pourquoi le nombre enferme tout ce qui est susceptible de relation ou de rapport. Donc, il ne crée pas une relation en quantité seulement, mais en tout ce qui, d'une façon quelconque, par substance ou par accident peut concorder ou différer. Dès qu'il y a similitude ou diversité, il y a nombre. Mais ce nombre ne désigne pas seulement quantité mesure etc., il est une catégorie qui permet d'appréhender la pluralité certes, qualitative ou quantitative sur fond d'appartenance commune. »*

*« Ainsi, donc, le maximum est un superlatif comme le minimum, un superlatif. Donc, la quantité absolue n'est pas maxima plutôt que minima puisqu'en elle le minimum et le maximum coïncident. Donc, les oppositions n'existent que pour les objets qui admettent un excédant ou un excès. Elles leur conviennent avec des différences, mais en aucune façon elles ne conviennent au maximum absolu (l'infini) car il est au-dessus de toute opposition. »*

*« Comme le maximum absolu est absolument en acte toutes les choses qui peuvent être tellement en dehors de n'importe quelle opposition, que le minimum coïncide avec le maximum, il est de la même manière au-dessus de toute affirmation et de toute négation. »*

Dans le passage du polygone au cercle, il y a un franchissement, tout à coup on est dans le cercle. Ce franchissement qui est mathématiquement impossible et représente une énigme dans le moment du saut de l'intelligible, à l'incompréhensible, à l'incommensurable et à l'au-delà divin.

Entre le polygone et le cercle apparaît la coïncidence des contraires,

donc, leur réduction, de même que disparaît la distinction entre négation et affirmation au niveau du maxima absolu. Il définit la fonction du Un et à proximité la pluralité des êtres que nous sommes et des objets. Le commencement est sans commencement et le maxima n'engendre pas, ni n'est engendré. Le maxima ne procède pas, il n'est pas à la suite de quelque chose.

Grâce aux mathématiques qui sont « *des vérités incorruptibles* » et qui sont ni imaginaires, ni intuitives, Nicolas de Cues fournit une preuve rationnelle de Dieu par une affirmation scientifique qui se veut fondatrice et preuve d'universalisme. Si la suite des nombres nous conduit à l'infini, ceci est vrai non seulement pour un chrétien et mais aussi pour un musulman ou un juif, c'est vrai non seulement pour toute autre religion, c'est vrai pour tout.

En démontrant l'existence d'un Dieu qui, a priori, n'est pas présent, il procède par césures en définissant d'un côté le statut de la science de l'autre, le statut métaphysique. Il est dans une quête des vérités par l'entremise des savoirs bien établis, c'est-à-dire des mathématiques incorruptibles. Il place la césure dans la séparation radicale entre image et vérité, entre adorateur et idôlâtre de l'image et les vrais croyants, c'est-à-dire ceux qui sont des scientifiques ; mais aussi entre les objets finis mesurables et l'infini incommensurable et également entre les connaissances et le champ de la vérité qui est le champ de l'infini. Il y a une séparation radicale entre sciences précises incorruptibles et un savoir sur l'infini qui est à la fois amour des sciences et ignorance. La coïncidence des contraires a une signification, une valeur transcendante dans le savoir, puisqu'il réfute d'une manière rigoureuse à la fois le pouvoir et la fonction de l'icône.

Nicolas de Cues opère un bouleversement radical à son époque et dans sa culture. Premier moderne, il récapitule le savoir passé pour lui donner une inflexion nouvelle. Sa docte ignorance, en 1440, constitue un carrefour entre la pensée médiévale et la Renaissance. La Renaissance étant un mouvement modifie le rapport à la pensée de la tradition Antique, le savoir, contenu dans les textes anciens, n'est pas remis en cause, ce qui est refusé, c'est la forme scolastique, dogmatique et figée du savoir.

Le maximum se situe dans une coupure « *Puisqu'il est de soi évident que, de l'infini au fini, il n'y a pas de rapport.* » Il introduit dans le savoir une césure, une limite entre l'indéterminé, l'indéfini, l'inconditionné, le non su et puis, de l'autre côté, l'infini. Le statut de l'infini nous étant totalement étranger, il tranche dans l'indécis, dans le sensible, dans l'intelligible pour donner un statut à l'altérité. « *L'unité de la vérité insaisissable se connaît dans l'altérité conjecturale.* » C'est le discours du sujet moderne qui est dans cette formule. Il nous montre l'émergence de l'individu dans son cadre premier qui est religieux. En effet, c'est la naissance de l'individu moderne et ce qu'il démontre, c'est que l'individu émergeant dans le religieux n'est pas un contraire de l'universel, mais le véritable accomplissement du savoir théologique. C'est une nouvelle altérité qui apparaît dans un monde encore superstitieux et opaque à une époque troublée sur le plan civil et sur le plan intellectuel.

Il propose une manière d'instaurer une modalité de savoir qui soit telle qu'il n'y a plus d'hésitation. Sa volonté de définir un Dieu qui soit valable pour tout le monde. Ce n'est plus le Dieu que chacun invoque à sa manière. C'est le grand Dieu universel valable pour tous les peuples, il n'y a plus de raison de distinguer ceux qui sont à l'intérieur et ceux qui sont à l'extérieur.

Les césures et le début du sujet moderne.

La césure entre un discours d'invocation, et l'affirmation qui fait sortir de la transcendance comme au-delà de soi, comme mouvement d'invocation met en avant une pensée de la limite comme telle (Hiltenbrand, 2006) : « *Dieu n'a pas pu être fait puisqu'il n'a pas de commencement, Lui, qui est l'éternité même. Cet être a été fait le plus semblable à Dieu possible.* » «... le plus semblable à Dieu possible, d'où l'on déduit que toute créature est parfaite comme telle, même si, par rapport à une seconde, elle paraît moins parfaite. En effet, le Dieu de toute bonté communique l'être à toute chose de la façon dont il peut être perçu. Donc, comme Dieu communique l'être sans diversité et sans envie... comme il reçut à la façon et au degré permis par la contingence – c'est-à-dire le hasard – tout être créé est en repos dans sa perfection..... que l'être divin lui a libéralement donnée. »

L'infini est une butée conceptuelle, une butée du savoir et chaque fois qu'on est devant une butée du savoir, on peut avoir cette révélation du maxima. Dieu est à démontrer donc il n'est pas présent, Il n'est pas absent non plus, c'est la démonstration qui le rend présent. Un cercle infini qui n'a plus de bord et qui n'a plus de centre, c'est le maxima absolu. Dieu est un Dieu mathématicien et le savoir ne peut pas être supporté par une figure. C'est la révocation de toutes les images et il le dit violemment dans le texte : les adorateurs, les idolâtres... Il veut un Dieu qui soit un mode conceptuel qui n'est pas identifiable à du fini, ni à du nombrable.

\*\*\*

Intermède musical : Coïncidence des contraires et oxymore musical : « la mélancolie gaillarde » jouée par Michèle Zuntini

\*\*\*

## II. LE TABLEAU OU LA VISION DE DIEU

Dans « le tableau ou la vision de dieu », l'auteur en s'appuyant sur la philosophie de la docte ignorance aborde un rapport à la vérité dans un au-delà de la connaissance qui passe par la connaissance au travers d'un tableau et du regard.

Pour mettre en pratique la relation à Dieu qui ne peut être figurable, il recourt à une sorte de subterfuge, à une comparaison avec une production humaine, une « *reductio* » (Jean Brini, 2002).

*« Si je veux vraiment vous mener par des voies humaines aux choses divines, il faut que ce soit par quelque comparaison. Or, parmi les productions humaines, je n'ai rien trouvé de plus convenable à mon dessein que l'image d'un omnivoyant dont le visage est peint avec un art si subtil qu'il semble tout regarder à l'entour. [...] Cependant, afin que rien ne vous manque dans un exercice qui exige la figure sensible dont j'ai pu disposer, j'envoie à votre bonté un petit tableau portant cette figure de l'omnivoyant, et que j'appelle le tableau de Dieu.*

La métaphore (vive) du regard et du tableau où il est question de cette surface projective qui nous revient de l'extérieur, c'est-à-dire que lorsque le sujet regarde un objet et qu'il décrit ce qu'il voit, la description de ce qu'il voit fait tableau, ce tableau peut-être regardé par le sujet comme un autre. C'est une stagiaire qui l'a mise en mot cette métaphore. « Au fond, disait-elle,



c'est comme si vous nous demandiez de décrire quelque chose, de sortir de la pièce et de revenir pour regarder ce qu'on a dit comme si on avait peint un tableau ». À l'époque cela a eu un effet de stupéfaction comme on peut l'être face à une vérité qui s'offre à vous dans une fulgurance parce que vous l'avez toujours su sans le savoir.

Avec précision, calme et vivacité, une pensée lucide et en accord avec elle-même Nicolas de Cues écrit un traité accompagné d'un petit tableau « le tableau ou la vision de Dieu ». Ce traité donne voix à l'alliance et à la coïncidence de la connaissance expérimentale et rationnelle avec la croyance en une ignorance irréductible qui ne trouve sa raison, sa transparence et son issue qu'en la forme singulière d'une théologie circulaire<sup>3</sup> « *la machine du monde qui a son centre partout et sa circonférence nulle part*<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> *Le tableau ou la vision de Dieu* préface, p. XV Agnès Minazzoli

<sup>4</sup> *De la docte ignorance* Nicolas de Cusa, Paris, éd. de la Maisnie, P.U.F., 1930 Livre I.

C'est un enseignement pour une pratique fondée sur la théorie de la *docte ignorance* une pratique qui allie connaissance rationnelle et croyance irrationnelle. Ce petit tableau est le portrait d'un omnivoquant c'est-à-dire qui suit de son regard toute personne qui le regarde quelle que soit sa position.

« *Fixez-le où vous voulez, par exemple au mur nord. Vous, frères, placez-vous tout autour, à égale distance du tableau, et regardez-le : de quelque côté qu'il l'examine, chacun de vous fera l'expérience d'être comme le seul à être vu par lui. Au frère qui se trouve à l'est, il paraîtra regarder vers l'est, à celui qui se trouve au sud, vers le sud, et à celui qui se trouve à l'ouest, vers l'ouest. [...] S'il observe que le regard ne quitte aucune des personnes présentes, il verra que ce regard s'occupe de chacune avec autant de soin que si elle était la seule [...] Il verra alors que ce regard veille avec un soin extrême à la plus petite créature comme à la plus grande, et à la totalité de l'univers.* »

Le tableau de Dieu regarde tout le monde et regarde chacun comme s'il était seul, ce regard de l'Autre dans le tableau parle individuellement comme il parle à tous.

Position  
et éthique du  
formateur

En préface Nicolas de Cues se pose dans son enseignement en formateur avec une éthique de formateur, c'est-à-dire de celui qui considère les personnes qu'il vise à former comme « *dignes de découvrir ce trésor très précieux des plus féconds* », (il parle de la théologie mystique) en espérant être à tous propos dans une parole de vérité : « *le verbe et la parole d'en haut qui est la seule à pouvoir s'exposer d'elle-même* » (p. 3). La théologie mystique est envisagée ici comme rapport à la vérité qui est égal à Dieu qui est égal à l'infini qui ressortit du monde de la croyance.

Il développe une méthode pour accéder à ce qui peut se révéler « *au-dessus de toute vision sensible, rationnelle et intellectuelle* » en proposant de les conduire par la main dans « *l'obscurité la plus sacrée* » à entendre comme une position non-savoir et il ajoute « *quand vous serez sensible à la présence de la lumière inaccessible, chacun de vous tentera de lui-même de s'en approcher* » ce qui met l'aspirant face à sa propre voie dans son processus créatif. En tant que formateur, il se positionne ici dans une non-transmission du savoir. La place qu'il occupe est celle de celui qui permet que ça se passe parce qu'il est là.

Dans sa présentation du texte, « *Le Tableau ou la vision de Dieu* », (Éditions du Cerf 1986), A. Minazzoli présente la théorie de la vision de Nicolas de Cues : dès lors que voir, c'est comprendre, la vision assure la par-

ticipation des sens à la constitution de la connaissance.

Mais voir, c'est aussi croire, car silencieux, le regard est plus fidèle que le langage : il ne réduit pas l'infini de Dieu ; dans cette optique, *theorein* — regarder, voir, contempler, est ainsi le miroir de *Theos* — Dieu.

Le texte de N. de Cues s'appuie sur l'analyse de ce « voir » spécifique d'un portrait qui nous regarde (qui nous suit du regard) pour s'élever vers le voir universel et inconnaissable : or, « l'image est plus parlante que le langage quand ce qu'elle donne à voir est tout autant ce qui se voit que ce qui voit. L'image ne s'identifie pas à un visage : elle est regard » (A. Minazzoli). Tangible et articulée à cette théorie mystique de la vision, la peinture est dès lors support de la vision intérieure.

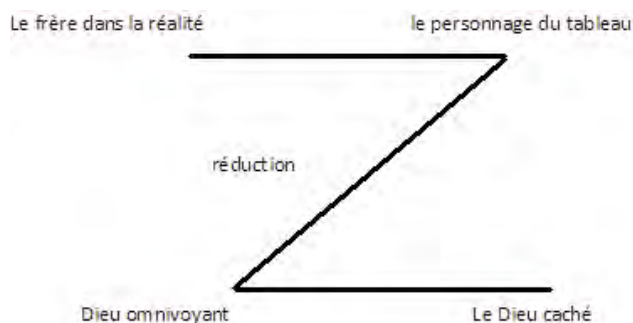
Il s'agit, à travers une expérience, d'approcher une compréhension de la Providence divine, d'atteindre à un aperçu de l'omnivoyance de Celui qui, de me voir, me fait exister. Pour Nicolas de Cues, en effet, le « tableau de Dieu » n'est, comme toute partie de l'univers sensible, qu'une « contraction » [2], une réduction, nécessairement limitée d'un absolu de l'omnivoyance qui n'appartient qu'à Dieu. Pour lui, l'intelligence est à la vérité ce que le polygone est au cercle : plus grand sera le nombre des angles du polygone inscrit, plus il sera semblable au cercle, mais jamais il ne le fait égal au cercle. Ainsi, dans l'exercice proposé par Nicolas à ses disciples, le tableau indique au disciple dans quelle direction orienter sa réflexion. Mais, comme le souligne A. Mignazzoli [1], « la philosophie du XVe siècle est et reste une théologie : la place de l'homme dans l'univers est indissociable du lien qui le définit vis-à-vis de Dieu. La réflexion de la pensée sur elle-même transparait ainsi dans le face-à-face en miroir du divin et de l'humain, du modèle et de son image, l'axe de cette correspondance fût-il illimité. »

Le tableau est ainsi à la fois image qui indique et écran qui dissimule à celui qui le cherche un Dieu qui reste fondamentalement caché.

Nicolas de Cues souligne par ailleurs le caractère de réversibilité fondamentalement asymétrique de ce face-à-face entre le modèle et son image :

*« Qu'est-ce que voir pour toi, Seigneur, quand tu me regardes avec l'œil de la bienveillance, sinon être vu par moi ? En me voyant, tu te donnes à voir à moi, toi qui es le Dieu caché. Personne ne peut te voir tant que tu ne te donnes pas à voir. Et tu n'es vu que lorsque tu vois celui qui te voit. »*

Le dispositif de Nicolas de Cues est résumé par Jean Brini dans le schéma suivant, inspiré du schéma L de Lacan (figure 1) :



Il comporte 4 places : le frère, devant le tableau, est confronté à la représentation d'un personnage omnivoyant. Mais cette perception sensible n'est elle-même validée que parce qu'elle renvoie métonymiquement à l'omnivoyance, qualifiée d'absolue, du Dieu caché, celui que nul ne peut voir tant

qu'il ne se donne pas à voir. L'impossible du schéma est ici une relation directe entre le Dieu caché et sa créature. La schize entre regard et vision. Le tableau est l'écran et le guide qui va permettre à Nicolas de Cues de mener ses disciples en direction des choses divines, par la voie d'une comparaison qui reste purement métonymique.

L'exercice de dévotion que Nicolas de Cues propose aux moines et le regard du personnage omnivoyant est une illusion mais il est aussi métaphore d'une pratique créative d'un sujet dans un groupe. Le traité de Nicolas de Cues au XVe siècle aborde le sujet moderne. Le sujet regarde un objet qui le regarde, parce qu'il est déjà là. Cet objet qu'il regarde est une réduction (contractio) de l'autre objet lui-même représentant le tout, l'ailleurs, la vérité, Dieu, le réel...

Dans le dispositif de formation par le jeu de rôle, le portrait de l'omnivoyant représente l'objet que chacun regarde (en l'occurrence une scène) et qui regarde chacun en résonance avec ce qui dans le schéma est l'omnivoyance c'est-à-dire l'objet qui résonne pour le sujet en lien avec l'objet qui le regarde. Cet objet de la résonance est objet d'une autre résonance et ceci, jusqu'à la résonance primaire.

Le stagiaire en formation qui se substitue au moine du schéma apprend à apprivoiser son regard en apprenant à explorer sa résonance. L'objet qui est regardé dans notre formation est une personne, donc un sujet qui se voit lui-même regardé à travers un autre regard qui résonne pour le sujet regardant et qui permet au sujet regardé d'appréhender un éclairage sur l'objet qu'il est pour le sujet regardant. Ce prisme est multiplié par le nombre de sujets qui regarde, l'éclairage produit par ces regards multiples, « illumine » l'objet regardé. Cet objet donc ne s'illumine que par les regards posés sur lui. C'est pourquoi le travail de représentation collective qui permet la constitution de groupes, équipe, service,, institution, association, crèche ou maison de retraite etc. est un processus de « communication » (au sens du travail que nous venons de présenter) transversale et en aucun cas une procédure verticale descendante décrétée hiérarchiquement. Ainsi est-il incontournable que tout projet collectif, mené par un groupe quelconque, si l'on veut qu'il soit durable passe par la temporalité des processus de créativité. Nicolas de Cues avait déjà compris que le groupe se constitue dans un rapport à l'Autre et il nous donne à travers ses deux ouvrages la théorie et la méthodologie pour le faire.

#### BIBLIOGRAPHIE

Nicolas de Cusa, *De la docte ignorance*, Paris, éd. de la Maisnie, P.U.F., 1930 Livre I.

N. de Cues. Le tableau ou la vision de Dieu (de visione Dei sive de Icona), Trad. Française A. Mignazzoli.

Jean Brini « De l'omnivoyant à l'omnivoyure », *Journal français de psychiatrie* 2/2002 (n°16), p. 8-10.

URL : [www.cairn.info/revue-journal-francais-de-psychiatrie-2002-2-page-8.htm](http://www.cairn.info/revue-journal-francais-de-psychiatrie-2002-2-page-8.htm).

DOI : [10.3917/jfp.016.0008](https://doi.org/10.3917/jfp.016.0008).

J.M Nicolle *La docte ignorance, de Nicolas de Cues à Jacques Lacan* (Conférence donnée à l'Association pour la Cause Freudienne de Normandie, le 9 avril 1997)

L'impossible médiation entre fini et infini (Docte Ignorance, N. de Cues) *Conférence de Jean-Paul Hiltenbrand Dans le cadre du groupe de travail « Drame subjectif de Cantor », conférence du 16 novembre 2006.*